

quable, il fit entendre un cri et entonna un air; tous firent chorus, en dansant dans l'ordre suivant :

.....

(A CONTINUER.)



MONTREAL, 18 OCTOBRE, 1845.

Histoire de la Semaine.

Après quelques jours d'une chaleur inconvenue au mois d'octobre, surtout accompagnée de pluie, grâce à Dieu, le tems a consenti à prendre sa physionomie d'automne et son caractère accoutumé. Le soleil nous est paru aussi brillant qu'autrefois et nous a fait jouir de quelques uns de ces beaux jours de la saison, qui sont certainement pleins d'autant de charmes que ceux du printemps et de l'été. La nature en se dépouillant de sa riche parure de fleurs et de verdure, en changeant ses vives et joyeuses couleurs, pour d'autres plus pâles et moins gaies, en laissant arracher et tourbillonner au vent ses feuilles, aujourd'hui flétries et jaunissantes, ne perd pas entièrement ses charmes et ses grâces. Elle se revêt d'une majestueuse mélancolie, elle est calme, triste et noble comme la vieillesse de l'homme juste; comme les autres parties de l'année, l'automne a ses agréments et ses avantages. C'est le tems où le cultivateur, après tant de peines, de labeur et d'inquiétude, réalise en bonne monnaie courante, ses espérances les plus précieuses; le tems où le commerce reprend son activité perdue dans la chaude et morte saison, le tems des fruits et le tems du sport.

Montréal est célèbre entre toutes les villes, pour les fruits de ses environs; le côté de la montagne qui regarde l'orient surtout était jadis couvert de vergers magnifiques, dont les fruits et surtout les pommes étaient supérieurs à tous ceux des autres pays. Leur variété était infinie, et il fallait être né aux pieds de la montagne pour les connaître toutes. La fameuse, la grise, la rainette, le bourassa, le roseau, le calcille, etc. font des fruits excellents, qu'on ne trouve nulle part aussi parfaits qu'ici; mais nos beaux vergers, témoins des jeux de notre enfance, s'en vont et disparaissent tous les jours, et la quantité de nos fruits diminue chaque année; la qualité d'ailleurs n'est plus la même. On reconnaît à peine nos pommes; elles s'abâtardissent par le mélange des espèces. Les progrès de notre ville se dirigent plus vers l'ouest du côté de la montagne; les beaux domaines complantés d'arbres fruitiers n'ont pas été respectés dans ces derniers temps, par la fureur de bâtir. Un verger, aux yeux du propriétaire, n'est plus un verger—

c'est des lois pour bâtir. Parcourez les environs de la montagne, et vous voyez partout un écriteau portant les mots ci dessus en grosses lettres. Les familles les plus respectables, les plus anciennes ont abandonné et abandonnent, chaque année, le patrimoine de leurs pères, tout pleins encore des souvenirs des aïcêtres, des plaisirs et des joies de la famille, aux envahissemens du progrès. Belle affaire, de garder un verger, tout entier de douze arpents, couché aux pieds de la montagne, qui commande une vue splendide de la ville, du fleuve et des campagnes à perte de vue, où votre père, votre grand-père, ont reçu le jour, comme vous-même, où ils ont vécu, heureux, calmes et satisfaits, où ils sont morts; ces allées, ces gazons encore empreints des traces de leurs passages, ces grands arbres à l'ombre desquels ils se reposaient dans leur vieillesse, et la modeste et antique demeure, et l'humble mai-on dont chaque coin porte un souvenir d'autrefois. Un souvenir de votre mère, de vos sœurs, douces compagnes du jeune âge, que l'on perd si souvent en avançant dans la vie; toutes ces choses intimes du cœur, ces biens, qui, selon nous, surpassent tous les autres biens, on les abandonne pour un peu d'or; d'ailleurs, avec les progrès, le luxe s'introduit dans les familles; l'existence paisible et retirée des pères ne convient plus aux enfans; il faut du faste, de l'ostentation; on ne se contenterait plus de la vieille maison paternelle; les enfans se divertent, et le bien patrimonial de même. *Ca faits des lois pour bâtir.*

Quel est celui qui est né à Montréal ou près de Montréal qui n'a pas assisté maintes fois en sa vie à quelque belle fête champêtre donnée pendant la cueillette des pommes. L'air est froid et piquant, et pour demeurer dehors la plus grande partie du jour vous endossez un chaud habit; les bonnes mamans et les jeunes filles s'enveloppent dans des pelisses ouatées ou des châles amples et confortables; dans une toilette simple et négligée, champêtre et sans atours, vous admirez cent fois plus les grâces et l'élégance de la femme. C'est comme le diamant qui brille autant seul qu'entouré de clinquant; s'il est de belle eau. Vous arrivez au verger; vous vous dirigez vers quelque gros arbre, fameux parmi tous ceux qui l'entourent par la quantité de fruits qu'il porte chaque année. (il en est qui rapportent jusqu'à 15 à 20 quarts de pommes;) Courbé comme un vieillard qu'il est, il étend au loin ses branches appesanties par l'abondance et appuyées sur des échelles; les quarts et les paniers jonchent le gazon, les échelles sont dressées, les fruits vous attendent; vite à l'ouvrage! car, vous vous rappelez, pour avoir vraiment du plaisir, il fallait travailler; il fallait, jeune fille, monter un peu dans l'arbre, pour avoir le divertissement de laisser tomber une grosse pomme sur la tête d'un bon ami, et puis de paraître bien occupée comme si c'était un pur hasard, et de rire sous cape; il fallait travailler pour remplir son quart, avant les autres, être bien fatigué et venir ensuite se reposer sur le ga-

zon au pied de l'arbre et narguer les retardataires. Le grand air et l'exercice vous donnaient des couleurs et de la santé, la joie la plus vive, la gaieté la plus folle, l'entrain le plus divertissant vous accompagnaient toujours à la cueillette des pommes; l'ouvrage n'avancait qu'au milieu de force jeux de mots, de quolibets et de plaisanteries, (le calembourg n'était pas connu dans ce tems-là heureusement.) On apportait le plus grand soin à cueiller les fruits; on se rappelle même quelques vergers où on cueillait les pommes avec des gants, pour qu'elles ne portassent pas l'empreinte des ongles qui pouvait les faire gâter. Il y avait le premier choix, la pomme par excellence, à la peau pure et sans tache, douce et soyeuse, il y avait le second choix et le troisième. Avant d'être mis dans le quart, les fruits étaient examinés soigneusement. Avec des précautions pareilles le fruit était beau et se conservait longtems.

A midi sonnant, on disait l'Angelus, et on se mettait à table, (le dîner de cinq à six heures p. m. n'était pas connu autrefois). La table, c'était le gazon, des mets simples, beaucoup d'appétit, un peu de vin, et des visages rians, voilà le dîner que l'on faisait; après, on causait, on chantait, on dansait sur l'herbe, puis l'on se remettait à l'ouvrage. Quand le soleil se couchait, quo l'air devenait plus piquant et même froid, on se préparait à rentrer, en descendant on regardait au ciel le bel effet que les rayons dorés faisaient sur les nubes amoncelés, les teintes chaudes et pourprés du crépuscule, ou les clochers luisants et les toits en feu de la ville, et puis l'on rentrait, armes et bagages; à la maison, la fête continuait; la soupe était fin, le feu à la cheminée réjouissait le cœur et les membres frissonnant; on terminait enfin la journée et la soirée par une contredanse générale où chacun avait l'avantage de danser tout à son aise et aussi longtems qu'il le désirait.

Tels étaient les agréments et les divertissemens simples de l'automne, autrefois. Aujourd'hui on ne cueille plus les pommes en famille, on s'amuse bien autrement que cela. On est pincé, cordé, ficelé, tiré à quatre épingles, et on se pavane dans les rues. On s'amuse à prendre de grands airs, des manières aussi roides que ridicules, un ton plein de prétention; on bannit la franche gaieté, le laisser-aller d'autrefois, sous le prétexte de polir nos mœurs. Avouons-le, n'est-ce pas ainsi?

Nous voici au milieu d'octobre, et nous n'avons rien d'organisé pour passer les longues soirées d'hiver. Vous rencontrez des Dames qui vous disent: on ne vous voit plus, venez donc passer la soirée, sans cérémonie, quand vous voudrez; ne trouvera-t-on pas moyen de s'amuser? Les jeunes gens d'aujourd'hui sont vraiment singuliers, etc. Nous admettons cette dernière réflexion comme très juste; les jeunes gens sont vraiment étranges, mais vous avouerez que cette manière d'inviter les gens est un peu trop vague et générale; venez, quand vous voudrez, veut quelquefois dire: ne venez pas du